

1/3

La première rétrospective du plus célèbre designer français, est un autoportrait éclaté, où l'image et le discours racontent les objets, les meubles et les architectures intérieures d'un créateur qui rêve de libérer l'homme de la matière

Philippe Starck se sur-expose au Centre Pompidou

DERNIÈRE création en date du designer français mondialement connu et mondialement actif, l'exposition de et sur Philippe Starck qui ouvre au Centre Pompidou, est d'abord un pari de mise en scène. Elle a l'ambition de dévoiler une œuvre matérielle et spatiale, sans céder à la présentation concrète des objets. Ombre et lumière, mystère manigancé et entreprise de mise à nu, le Grand Starck Circus, conduit et encadré par Marie-Laure Jousset, conservateur en chef au Musée national d'art moderne, dans le rôle de la dompteuse de gentils fauves, est la première rétrospective de l'ancien enfant terrible des années 1980 et l'événement de ce printemps précoce.

« J'avais toujours refusé, affirme Philippe Starck, 54 ans, mais je préfère tout de même la faire de mon vivant que de mon mort. » Le ton est donné : autoportrait et autocritique, cosmographie d'une œuvre protéiforme où les objets, même quand ils prennent la dimension d'une architecture, se veulent la mise en forme d'une idée, d'un message. Tout se tient, et « le plus important est ce qu'on ne voit pas », affirme l'auteur dont le rêve est d'être reconnu non comme designer - une fonction qu'il prétend ignorer - mais comme « citoyen ».

Un rideau, des stèles parlantes, des créations qui défilent sur autant d'écrans, un propos ; et, en cadeau, la musique créée pour lui par Laurie Anderson. Majestueux et ironique, le dispositif est fait

pour provoquer, évidemment, mais en même temps lever une ambiguïté : comment reprocher une quelconque complaisance à quelqu'un qui affiche son autodérision ? Le tour est joué, bien joué.

Le rideau, d'abord. Velours bronze, une ellipse enveloppe l'espace de la présentation, laissée dans la pénombre. « Un rideau, c'est une

Vingt-cinq ans de gamberge et d'invention pour ce boulimique de création qui voulait, à vingt ans, « créer des meubles qui ne ressembleraient pas à des meubles »

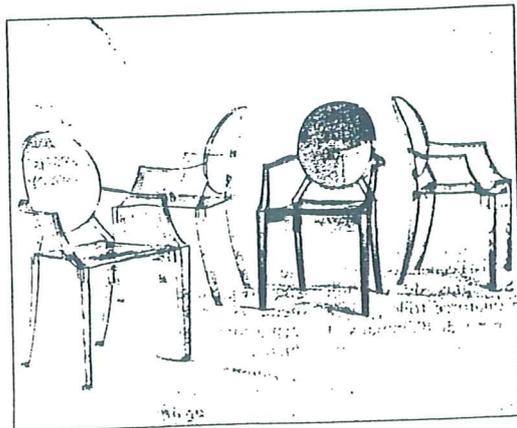
cloison mouvante, qui invite à voir ce qui se passe au-delà. Une paroi de verre, c'est le contraire, c'est la glaciation des rapports. » Le rideau, le voilage de Nylon translucide, les plissés des lampes, ont pris beaucoup de place dans les créations de Starck, comme dans son agence parisienne où de grandes tentures blanches séparent simplement les

espaces de travail. Un rideau de scène, donc, comme invitation à aller au-delà des apparences.

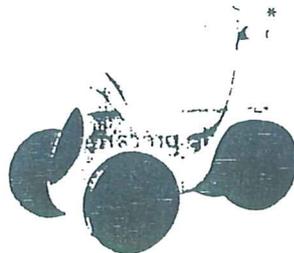
Les stèles, ensuite. « Celui qui s'offre le ridicule de se mettre sur une stèle accepte l'idée d'en être déboulonné. C'est à la fois une sous-exposition et une surexposition. J'assume tous les risques. » La clownerie affichée s'appuie ici sur un dispositif sophistiqué : le visage du créateur est projeté sur une sculpture, ses yeux roulent sous le sourcil en bataille, la bouche énonce, commente les images. Une plaisanterie, mais ultra-sérieuse. Le même visage, de stèle en stèle (dommage), ne se déride jamais. Le Dr Starck vous parle, à vous en particulier. Il avoue, et il vous embobine.

Il y a onze stèles. Chacune accompagne un montage où défilent chaises, bouilloires, restaurants, presse-citron, palaces américains, lampes, produits bio, postes de radio, montres, bateaux, fauteuils, brosses à dents, lits, enfants, amis, partenaires, dans une farandole ponctuée des noms de baptême toujours rigolos (Miss Sissi, Dr Sonderbar, Jim Nature, Archimoon, Easylight, Louls XX, Nani Nani, Oao, La Marie, Fossil) qui les accompagnent dans l'existence.

Le visiteur attentif et patient, à qui l'on conseille de se munir d'une canne-siège, pourrait, s'il reste assez longtemps le nez en l'air, découvrir ainsi plus de 180 créations, enchaînées du coq à l'âne, du tabouret à moins de 10 dollars à



Pour Louis Ghost (Kartell, 2001), Starck ajoute à la transparence et à la légèreté de la chaise La Marie la mémoire des styles et du dossier médaillon (à gauche). Ci-dessous, jouet en plastique moulé de la collection Target, qui comprend 51 articles de grande diffusion.



la salle à manger d'un palace de Hongkong, des lunettes à monture articulée à la passoire en acier, d'une grande maison de bois dans les bois à des sofas en plastique moulé, des biberons et des porte-bébés à des boutiques de mode, d'une eau minérale à un cendrier, du lounge de l'Eurostar à Paris au premier hôtel relooké à New York, le Royalton, en passant par le bureau créé pour les appartements de l'Elysée.

Vingt-cinq ans de gamboge de d'inventions pour un boulimique d'invention qui voulait, à vingt ans, créer des « meubles qui ne ressembleraient pas à des meubles ». Et qui l'a fait, naviguant à travers la bible des styles, des archétypes, des époques prises à revers. Jusqu'à susciter, en polycarbonate mieux que transparent, le fantôme de la chaise, l'idée même de la chaise. Comme il avait, au début des années 1980, désossé le fauteuil club en cuir pour en montrer le squelette.

Le propos zig-zague à vif. Starck raconte. Des histoires, des rencontres, des intentions, des anecdotes significatives, les liens qui l'unissent à tel ou tel, ses enfants, ses amis, les affinités qui le conduisent à s'engager avec tel ou tel industriel, les réticences aussi que lui inspirent les techniciens de certaines grandes entreprises, lourdes de leurs certitudes d'ingénieurs, et qu'il a eu à affronter. Il revient sur ses débuts, sur les sources familiales de son délire créatif,

le rôle de cette mère qui lui prédisait un grand avenir. C'est une auto-analyse dans la foulée de celle que le designer préféré des médias mène depuis plus de plus de vingt ans dans la presse : « Je n'ai pas entrepris de psychanalyse, affirme-t-il, les interviews avec les journalistes m'en tiennent lieu. »

Le discours est riche, amusant, ponctué de rengaines chantées (*Maaahaa Vie...*; *Des p'tits trucs, des p'tits trucs*, sur l'air du *Poinçonneur des Lilas*). On le retrouve, imprimé en petits caractères et sans alinéas, dans un mini-livre rose et précieux, missel pseudo-libertin, qui tient lieu de catalogue. Pas d'images, le contraire d'un bouquin de design.

Quel est, officiellement, le message : réveillez-vous, levez-vous, vous êtes tous des créateurs... Une logique apparaît en filigrane : au travers des objets usuels, libérer du rêve, de l'échange affectif ; au travers des lieux d'exception, les hôtels, les restaurants, donner l'occasion à l'imagination de voyager, de vivre autrement ; pour le créateur lui-même, tendre à la disparition. Rendre un service en se libérant de la forme, du coût, de la matière.

« J'ai enlevé trois zéros au design, ce faisant je l'ai tué », affirme volontiers Starck. Il démontre à grands traits comment d'un fauteuil en plastique moulé et métal à quelques centaines d'euros, en passant par une chaise légère (La Marie), il atteint avec un tabouret

un prix de vente inférieur à 10 dollars (dans la collection de 51 objets usuels mise au point pour la chaîne de distribution Target, après l'expérience abrégée du catalogue Good Goods de La Redoute). Le rêve d'être présent partout, sans distinction de classe et de pseudo-élite culturelle, le projet de sortir des clans qui se sont appropriés le goût du design comme signe d'appartenance, prend tous les accents d'une sincérité obsessionnelle.

« Le XX^e siècle a été celui du triomphe de la technologie, le XXI^e doit retrouver l'humain ». Pétri de science et nourri de fiction, le designer-citoyen se vit comme annonciateur d'un temps nouveau où, pour réchauffer l'autre, on n'aurait pas à lui inventer un manteau, mais simplement à le prendre dans ses bras. S'il crée une montre, c'est avec le secret espoir de réaliser le fantasme d'une incrustation sous la peau d'un objet bionique qui en tiendrait lieu.

Ce créateur prolifique qui « refuse 95 % des propositions » car elles ont le plus souvent pour seul but d'ajouter un nom « qui permet d'augmenter le prix de vente », sait depuis longtemps qu'il peut plaire. Etre une star (Starck System, Superstarck, son nom se prête aisément à ces jeux de mots d'ailleurs parfaitement exacts) ne lui suffit pas. Il veut servir. Faire du beau ne le satisfait pas, il veut faire du bon, faire le bien.

Michèle Champenois

Le beau, le bon et l'antimatière

LE JOUR où Philippe Starck a mis des abat-jour plissés à ses lampes de bureau à bras articulé, était-ce une avancée ou un recul ? L'ennui avec Starck est que la question n'a pas de sens : il fait ce qu'il veut quand il veut. Il élimine et simplifie, ou bien il enrichit et habille les objets au gré de ce qu'autorise l'époque, une époque gogo prête à tout prendre comme neuf. S'il refuse la notion de style, c'est pour mieux défendre sa ligne, une ligne de conduite.

L'ennui avec Starck, pour le journaliste qui le rencontre, c'est qu'il n'a de choix qu'entre le régal et l'impasse. Régal des formules, d'une élocution vive et déliée, de cette voix de tête coupée de petits rires. En artiste complet, homme du spectacle vivant autant que créateur de formes, il maîtrise le discours et sa mise en scène, et l'envers du discours. Annonçant d'emblée que le parler ment, qu'il faut être à l'écoute de l'inconscient, il désarme l'éventuel contradicteur. Mine de rien, il a tout prévu, et affiche sa sincérité comme rempart final contre toute tentative de déstabilisation.

L'ennui avec Starck est que ça n'a

pas d'importance. Car sa conviction est prise dans la masse, comme ses objets, souvent, ont l'air d'être extraits du magma originel. Cette fausse nonchalance est tissée d'un travail sans relâche. Son intelligence et sa curiosité, il les masque sous un messianisme élaboré, validé par les cours du soir que s'offre un esprit toujours avide d'apprendre, de lire, de vérifier ses intuitions dans les champs d'autres disciplines que la sienne.

MÉLANGE DES GENRES

Le design est un mot que Starck rejette. Pourtant, il est l'un des rares à l'avoir mené à son exploitation réelle, dans tous les domaines accessibles de l'activité humaine : se déplacer, dormir, manger, rêver, communiquer avec l'autre.

Mais on ne peut l'installer dans une catégorie : il se dépense sans compter pour débarrasser l'objet de toute fioriture, dans la lignée qui va des sectes shakers d'Amérique au Bauhaus, et crée La Marie, la chaise-fantôme. Le jour d'après, il vous accroche des lustres à pendeloques surdimensionnées, métaphore du luxe (ou de la lumière,

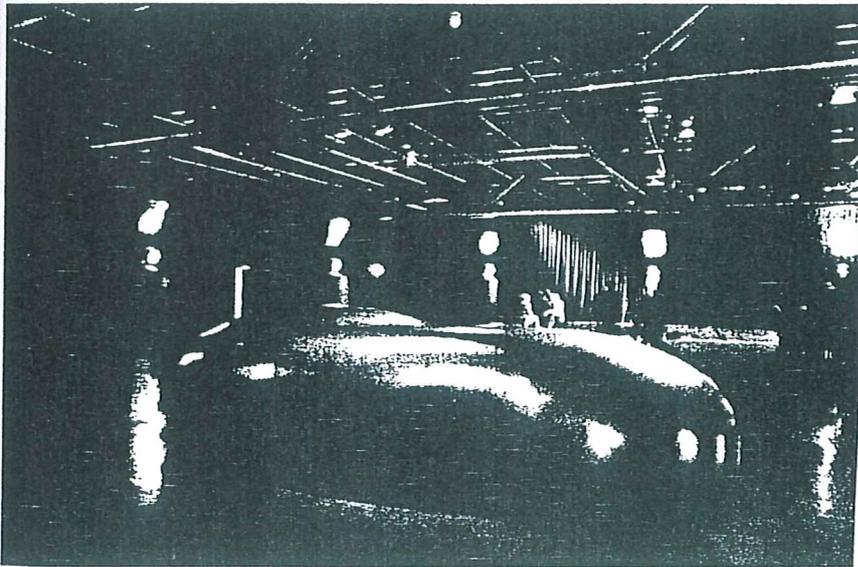
vrai luxe) dans la salle d'attente d'un train mythique, celui qui passe sous la Manche. Mélange des genres, des matériaux, des expressions, ce boulimique qui voudrait s'arrêter d'inventer (comme d'autres de fumer), ce créateur compulsif (qui ironise sur ses propres « sécrétions »), ne se refuse rien. Il déclare son goût infailible (l'oeil absolu), condamne les modes (appelées à se démoder) et consacre le temps qui lui reste à définir une syntaxe du civisme.

On l'avait quitté versé dans la macrobiotique (il terminait son catalogue-credo pour La Redoute intitulé Good Goods, des choses qui font le bien). On le retrouve féru d'astrophysique : il se fait expliquer l'infiniment grand et l'infiniment petit par un authentique savant, un astrophysicien dont le nom a dû l'emballer, Thibault Damour.

Il s'émerveille que la forme mathématique de l'univers soit semblable à l'urne, l'amphore que les hommes, de tous temps, ont créée et utilisée. Ou que le visage qui émane d'une superposition informatique de milliers de visages

ressemble à une icône vénérée par tous, sans distinction de culture : la Joconde. Ou bien que la forme récurrente pour lui, posée au milieu de l'exposition pour figurer l'Ombre originelle, il la reconnaisse, dans un film scientifique, comme étant celle du pré-fœtus. Quel tout soit dans tout, quel enchantement. A quoi bon créer ? Pourquoi cesser de créer ? CQFD.

M. Ch



Autour de l'Ombre, grande forme ton bronze, et seul « objet », onze stèles parlantes commentent l'aventure créative.

Dans l'exposition et autour

● Choix d'œuvres

- 1969. Francesca Spanish, fauteuil pliant (prototype).
- 1977. Dr Bloodmoney, siège déhoussable.
- 1978. Les Bains Douches, boîte de nuit, Paris.
- 1981. Richard III et Président M. pour l'appartement de l'Elysée, réalisé en 1983.
- 1984. Café Costes (démoli).
- 1985. Cendrier Ray Hollis (Trois Suisses).
- 1988. Hôtel Royalton, New York.
- 1989. Immeuble Nani Nani, Tokyo.
- 1992. Fauteuil Lord Yo. Immeuble Le Baron vert, à Osaka. Flamme olympique.
- 1993-1996. Postes de radio et de télévision pour Thomson.
- 1997. Hôtel Mondrian à Los Angeles. Eau Saint-Georges.
- 1998. Chaise La Marie (Kartell) et divers sièges pour XO. Catalogue Good Goods pour La Redoute.
- 1999. Hôtel Saint Martin Lane à Londres.
- 2000. Hôtel Hudson à New York.
- 2001. Chaise Louis Ghost.
- 2002. Lounge pour l'Eurostar à Paris et Londres.
- 2003. Restaurant Kong à Paris (en chantier).

● Exposition

Centre Pompidou, galerie Sud, niveau 1. Du mercredi au lundi, de 11 heures à 20 heures. 6,50 €, tarif réduit 4,50 €. Jusqu'au 12 mai.

● Livres

Starck. Explications, transcription des commentaires, liste exhaustive des œuvres, préface de Bruno Racine, Alfred Pacquement et Marie-Laure Jousset. Ed. Centre Pompidou. 300 p., 25 €. *Écrits sur Starck*, sous la direction de Valérie Guillaume. Huit essais de Michel Onfray, Benoît Heilbrunn, Stéphane Laurent, Valérie Guillaume et Sophie Trelcat, Christopher Mount, Vanni Pasca et Christine Colin. Ed. Centre Pompidou, 128 p., 15 €. *Starck by Starck*, nouvelle édition augmentée. Ed. Taschen. Textes de Ed Mae Cooper, Pierre Doze, Elisabeth Laville, 576 p., 29,99 €.

● Rencontre

Une soirée Philippe Starck est organisée par les Forums de société au Centre Pompidou, vendredi 28 février à 19 h 30, Cinéma 1. Entrée libre dans la limite des places disponibles.